L 2

SUITE DU TRAITÉ DES PANACÉES, OU DES REMEDES UNIVERSELS.

Ce Livre contient sept Dissertations.

I. De la nature des Semences, & de leur maniére d'agir.
II. De la nature des Maladies.
III. Des Fiévres.
IV. De l'Hydropisie.
V. De la Pleuresie.
VI. Des Playes.
VII. Des Maladies Vénériennes.

Par JACQUES MASSARD, Docteur, Médecin d'Amsterdam.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN & GILLES JANSSONS, à Waesberge 1687.

TRAITÉ

A
SON ALTESSE ROYALE, MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE.

MONSEIGNEUR,

On voit par l'Histoire de Salomon, de Mitridate, & d'autres Rois Illustres, que l'étude de la Médecine n'est pas indigne d'un grand Prince. La conjoncture presente des affaires du monde semble devoir exciter les Puissances Chrêtiennes à prendre à leur imitation une connoissance plus parti-

culiére des moyens que Dieu nous a donnez pour la conſervation de la vie des hommes : Car les fleaux de Dieu qui nous menacent, & l'Ange deſtructeur qui eſt ſur Jeruſalem, nous doivent porter premiérement à la penitence, & en ſecond lieu à toutes les précautions d'une prudence Chrêtienne. Les deux prodiges celeſtes qui ont parû depuis peu ſur les Villes de Bâle, & de Strasbourg ont été prédits depuis longtemps comme des ſignes avant-coureurs des plus terribles guerres qu'on aye jamais vû dans le monde. Elles doivent durer dans toute l'Europe pendant plus de vingt années, ſuivant les Propheties, & elles ne finiront que par une entiére deſtruction de l'Empire de l'Antechriſt. C'eſt, MONSEIGNEUR, à cauſe de ces

guerres

guerres qui ſont ſi prochaines, & auſſi pour celles du temps preſent que je traite des playes dans une de ces Diſſertations. Les Panacées vulnéraires, dont je parle dans ce Traité, guériſſent toutes ſortes de bleſſures avec beaucoup de promptitude, & de ſeureté. Premiérement elles arrétent bien-tôt le ſang qui ſort des veines, & qui ſe répand dans le corps où il cauſe des accidens funeſtes; En ſecond lieu, elles diſſolvent le ſang qui eſt coagulé, & qui eſt répandu dans les capacitez de la tête, de la poitrine, & du ventre. En troiſiéme lieu, elles préviennent toutes ſortes d'inflammations, & de fiévres. Enfin elles conſolident par une vertu balſamique les playes tant intérieures qu'extérieures. Ainſi par le moyen de ces remédes on empê-

che la génération des abscés, & on delivre les blessez de la nécessité des incisions, du trépan, & de plusieurs autres opérations qui sont fort souvent plus terribles, & plus dangereuses que les blessures qu'on a reçûës de l'ennemi. Ces mêmes remédes peuvent retirer de l'agonie la plûpart de ceux qui sont sur le point de mourir de quelque maladie violente.

L'intéreſt qu'on a de connoître à l'avenir cette sorte de médicament, m'a fait prendre la liberté, MONSEIGNEUR, de dédier à Vôtre ALTESSE SERENISSIME ces discours, sçachant bien qu'elle ne néglige aucun des moyens qui peuvent contribuer au bien Public. Le soin glorieux que Vôtre ALTESSE a pris du Gouverne-

ment

ment de ces Provinces, les a garanties d'une perte évidente, & les a rétablies dans leur premiére ſplendeur. Ces actions heroïques de Vôtre ALTESSE, n'ont été qu'un prélude des exploits merveilleux qu'elle executera en faveur de l'Egliſe de Dieu, & de cette République. Nous n'en pouvons pas douter ſi nous conſiderons que comme Dieu appela autrefois Cyrus par ſon nom pour être le libérateur de ſon Peuple; auſſi le Prophete de la France a nommé Vôtre ALTESSE SERENISSIME pour être le Protecteur de ſon Egliſe: Il vous qualifie le Grand Prince cinquiéme, *il dit que Vôtre ALTESSE fera triompher cet Etat, & qu'Elle* fera boire *aux ennemis de Dieu, un calice d'amertume, plein de*

ſuc d'Orange. *C'eſt par ces actions extraordinaires, dit ce Prophete, que Vôtre ALTESSE* rendra ſon Nom immortel, & qu'on le gravera ſur le pied de la Croix. *Vos vertus nous font eſperer ces grands événemens, & c'eſt une aſſurance qu'il a plû à Dieu de nous en donner.*

Si Saint Paul entretenoit autrefois ſon diſciple Timothée des Propheties qui avoient été faites en ſa faveur, afin que les accompliſſans il s'aquitât de tous les devoirs de la milice ſainte qu'il avoit embraſſée. *Je crois, MONSEIGNEUR, que je dois donner cette conſolation au Public de lui faire connoître le PRINCE AUGUSTE que Dieu a deſtiné pour en faire un ſecond Joſué, en rendant ces heu-*

reuſes

reuſes Provinces victorieuſes de leurs ennemis. Quelque avantageuſes que ces Propheties ſoient à Vôtre ALTESSE, je n'en euſſe pas néanmoins parlé ſi l'on n'en voyoit déja en partie l'accompliſſement, comme on l'a montré dans les Traitez de l'Harmonie des Propheties. Aprés avoir fait le bonheur de cet Etat, Vôtre ALTESSE ſera un jour celui de l'Angleterre ſuivant la prédiction du Prophete François. C'eſt alors qu'on verra l'accompliſſement de ce prodige ſur lequel on fit ces vers.

Dum ſtat Arauſiacæ confirmatura Coronæ,
Antiquam Populi læta Corona fidem.
Haud dubiè cœlo placuit, quod utriq; coronæ,
Tertia de cœlo miſſa coronat opus.

Tous les grands avantages que Dieu a promis à Vôtre ALTESSE, doivent obliger toutes ſortes de per-

personnes à prier Dieu pour vôtre prosperité, & pour celle de l'Auguste Princesse son ALTESSE ROYALE, *Madame Vôtre Illustre Epouse, afin qu'il lui plaise,* MONSEIGNEUR, *de vous conserver tous deux à l'Eglise, & à l'Etat, pendant une longue suite d'années, & qu'aprés vous avoir comblé de gloire, & de bénédiction en cette vie, il vous fasse joüir dans le Ciel de la Couronne incorruptible qu'il a promise à ses Enfans. Ce sont les vœux trés-ardens que fait au Ciel, celui qui se dit, avec un parfait respect, & avec une profonde soûmission,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur J. MASSARD.

PREFACE.

DAns la premiére partie du Traité des Panacées, on a expliqué de quelle maniére la nature guérit toutes sortes de maladies. On a fait voir que c'est en adouciſſant l'acrimonie des sucs qui s'engendrent au dedans de nous, & en les meuriſſant. On a prouvé clairement par la raiſon, & par l'expérience qu'il y a des Digeſtifs univerſels qui ſont les grands remédes de la Médecine, & qui meuriſſent également les cauſes de toutes ſortes de maux. Et quoi qu'il y ait pluſieurs moyens particuliers pour adoucir les humeurs, & que celles qui ſont améres & ſalées, ſoient adoucies par quelque choſe d'aigre, & que les humeurs aigres, & âpres ſoient adoucies par des ſels fixes qu'elles diſſolvent; néanmoins il y a pluſieurs remédes qui meuriſſent également toutes les humeurs, & qui dégagent auſſi toutes les entrailles, comme le Magiſtére de Tartre qu'on appelle *un Digeſtif univerſel.*

Dans la ſeconde partie du Traité des Panacées,

Panacées, on a parlé de la diversité de ces remédes, & de leurs prérogatives. On a remarqué ensuite les abus de la Médecine ordinaire. Pour mettre ces veritez dans un plus grand jour, on ajoûtera en cet endroit sept Dissertations sur les points les plus importans de la Médecine. On y traitera premiérement de la nature des Semences, & de leur maniére d'agir; en second lieu, de la nature des Maladies; en troisiéme lieu des Fiévres; en quatriéme lieu de l'Hydropisie; en cinquiéme lieu de la Pleurésie; en sixiéme lieu des Playes; & en dernier lieu des Maladies Vénériennes. Ces sept Dissertations expliqueront plus particuliérement la maniére d'agir des Panacées, & ces discours nous donneront une juste idée des vûës qu'on doit se proposer dans la guérison de toutes sortes de maux.

On ajoûtera aussi quelques observations qui feront connoître par expérience l'efficace, & la maniére d'agir des Panacées.

Monsieur Ossaan, Marchand Libraire, a fait imprimer en Flamend le Traité des Panacées, augmenté de ces sept Dissertations.

SUITE DU TRAITE DES PANACE'ES, OU DES REMEDES UNIVERSELS.

PREMIERE DISSERTATION

De la nature des ſemences, & de leur maniére d'agir.

DANS la premiére partie du Traité des Panacées nous avons fait voir que toutes les productions de la nature ſe font par le moyen des ſemences. Nous avons prouvé que les ſemences agiſſent par le moyen des levains. Nous avons montré que ces levains mêmes diſpoſent, & préparent le corps

des ſemences aux générations des plantes, ou des animaux.

Mais parce qu'il y a trés-peu de perſonnes qui conçoivent de quelle maniére les ſemences font éclorre les corps des plantes, & des animaux avec cette merveilleuſe diverſité d'organes, de figures, & de qualitez dont nous les voyons revêtus. Nous avons jugé à propos de donner une idée de la génération, afin que ſçachant de quelle maniére la nature & les ſemences agiſſent, nous ſoyons en état de les imiter, & de conſerver par cette connoiſſance nôtre individu juſques aux limites de l'âge que Dieu lui a preſcrites.

Les ſemences ſont compoſées de deux corps, l'un tombe ſous les ſens de la vûë, & de l'attouchement : Nous le voyons, nous le touchons ; l'autre eſt inviſible, & impalpable de même que l'air. Cet eſprit des ſemences ſe manifeſte néanmoins à nôtre goût, & à nôtre odorat, ce qui nous fait connoître que cet eſprit eſt une ſubſtance corporelle trés ſimple, & trés-ſubtile qui eſt la nature, & la forme ſubſtantielle des ſemences, & le levain qui les remuë, & qui les agite, lors qu'étant dans leurs matrices elles produiſent les fruits auſquels elles ſont deſtinées par le Créateur.

L'eſprit des ſemences eſt compoſé de la ſubſtance déliée, & ſubtile dont nous venons de parler, il eſt compoſé auſſi de l'idée, de la figure, du caractére, & du portrait de la plante, ou de l'animal qu'elles doivent produire. Cette idée, ce caractére, cette figure, & cette repreſentation de la plante, ou de l'animal qui eſt dans l'eſprit des ſemences, cette idée, dis-je, eſt la forme de la plante, ou de l'animal qui eſt dans le corps de la ſemence. C'eſt cette idée qui contient les inſtructions, & les ordres que Dieu a donné aux ſemences mêmes pour agir ſuivant les fins auſquelles il les a deſtinées.

Pour mettre cette verité dans ſon jour il eſt néceſſaire de faire voir la conformité qu'il y a des idées qui ſont dans les ſemences avec celles qui ſe forment dans nôtre imagination, & dans nôtre intelligence. On juſtifiera par là que les unes & les autres ſont de même eſpéce.

On ne pourra pas douter de cette verité, ſi l'on fait voir par une démonſtration évidente que les idées ſpirituelles qui ſe forment dans la penſée ſont capables de produire des plantes, & des animaux en certaines occaſions.

Chacun ſçait que les femmes enceintes par la force de leur imagination en-

gendrent dans leur ſcin ſur le corps des enfans qu'elles portent des eſpéces de plantes, & d'animaux différens. On voit des perſonnes qui ont été marquées d'une ceriſe, ou d'une framboiſe ſur leur corps. Ces fruits ont non ſeulement la figure de la ceriſe, ou de la framboiſe, ils en ont encore les qualitez. Ils deviennent rouges en Eté, & perdent cette couleur en Hyver. Ils meuriſſent plûtôt, ou plus tard ſuivant le lieu où l'on habite.

L'imagination des femmes ne produit pas ſeulement des plantes dans leur ſein, elle y engendre auſſi divers animaux. On a vû pluſieurs fois que leur imagination a changé par quelque peur leur enfant en un animal, & en un monſtre qui n'avoit rien d'humain, & quelquefois leur imagination troublée de peur a imprimé la figure de quelque animal ſur quelque partie de l'enfant. Il arrive auſſi trés-ſouvent que l'imagination des femmes enceintes change quelque partie de l'enfant qu'elles portent en celle de quelqu'autre animal dont elles avoient ſouhaité de manger. Il n'eſt pas néceſſaire d'en marquer des exemples puis qu'ils ſont ſi fréquens, & qu'il y a divers Auteurs qui les ont rapportez.

Si la nature agit toûjours d'une manié-

re

re uniforme dans ſes opérations, il ne faut pas douter qu'en expliquant nettement, de quelle maniére une femme par la force de ſon imagination engendre dans ſon ſein une plante, ou un animal, ou la partie de quelque animal, il ne faut pas douter, dis-je, qu'on ne ſçache en même temps comment ſe fait la génération des plantes, & des animaux par le moyen de leurs ſemences.

Les femmes enceintes ſont ſujettes à des paſſions extrêmement violentes, elles ont quelquefois de fortes envies de manger quelque choſe : ſi elles n'en peuvent pas joüir elles s'en forment une forte idée ; l'inquiétude qu'elles ont d'en être privées les oblige de ſe grater en quelque partie du corps. Alors l'enfant ſe trouve marqué dans un ſemblable endroit de ce que ſa mere avoit deſiré ſi ardemment.

L'idée qu'une femme enceinte s'eſt formée de ce qu'elle deſire, paſſe dans les eſprits de cette femme. Cette idée s'y imprime, & s'y caractériſe. La main étant deſtinée pour obéïr aux commandemens que l'ame lui fait, dirige cet eſprit ainſi caractériſé, & le porte ſur l'enfant, parce qu'une femme enceinte a plus de ſoin de ſon enfant que de ſoi-même.

C'eſt ainſi que cette marque s'impri-

me ſur l'enfant dans le même endroit où ſa mere s'eſt gratée. Par cette action la femme a montré à ces eſprits empreints de cette idée, ſur quelle partie de l'enfant ils ſe devoient placer pour s'y tranſplanter. Dans cette conjoncture on ne peut pas douter que l'idée de la femme enceinte revêtuë de ſes eſprits ne produiſe ſur le corps de ſon enfant une plante, ou un animal. Il faut conclurre de ce phénoméne que les idées qui ſont gravées dans les eſprits des ſemences leur ſervent d'inſtruction & de modéle pour les choſes qu'elles doivent produire; à peu prés comme un Peintre ſe ſert de ſes idées pour en faire un portrait.

Outre ces idées qui ſont les images des plantes, & des animaux que les ſemences produiſent, il y a auſſi dans les ſemences mêmes, & dans leurs eſprits des idées de diverſes paſſions ſemblables à celles qui troublent l'imagination des animaux. La plante ſenſitive ſe retire lors qu'on la veut approcher. Nos eſprits qui ſont ſemblables aux plantes ſenſitives conçoivent diverſes paſſions qui ont du rapport avec celles qui ſe forment dans nôtre imagination, & dans nôtre entendement. Et comme la ſanté de l'eſprit conſiſte dans le calme des paſſions, auſſi la ſanté du corps conſiſte dans

dans le calme de ces paſſions qui ſe forment dans les eſprits qui ſont les organes de la partie baſſe de l'ame.

On concevra plus clairement cette verité ſi l on conſidere de quelle maniére la morſure, & l'égratignure des animaux deviennent venimeuſes. Elles ne ſont dangereuſes que ſuivant le degré de colére d'un animal. La vipére n'a point d'autre venin que ſa colére, aprés ſa mort elle n'a plus de venin, parce qu'alors elle eſt incapable de colére Un chat qui égratigne ſon Maître en ſe joüant, ne lui cauſe aucun fâcheux accident. Mais ſi cet animal eſt dans quelque grande colére ſon égratignure eſt mortelle, ſi l'on n'y remédie, car elle met la gangrene dans la partie bleſſée. Les corps étranges qui agiſſent au dedans de nous agiſſent par la vertu de leurs ſemences, ils tranſplantent dans nos corps les idées dont ils ſont revêtus en les imprimant ſur les eſprits, à peu prés de la même maniére que le gui ſe plante ſur les arbres. C'eſt ainſi que toutes les maladies s'engendrent au dedans de nous, de ſorte que le ſeul moyen de les guérir eſt d'ôter ces impreſſions qui ſont dans les eſprits fixes des parties. Cela fait voir que le chaud ni le froid, les ſaignées, ni les purgations ne ſont pas des remédes propres

pour rétablir la ſanté, & ôter cette odeur de levain, & ces impreſſions qui ſont dans les parties affligées

Les remédes tirez des plantes, & des animaux ont des deſtinations particuliéres, pour guérir diverſes maladies qui s'engendrent dans nos corps, mais il n'y en a point dont l'uſage ſoit univerſel. Il n'y a que les Panacées qui ayent cet avantage, & qui puiſſent guérir la plûpart des maladies qui ſemblent être incurables.

Les Panacées ne peuvent jamais ſe convertir en aliment, parce qu'elles ſont tirées des remédes minéraux, c'eſt pourquoi elles pénétrent dans les derniéres digeſtions, & dans la ſubſtance des parties, où eſt la cauſe des longues maladies, c'eſt ainſi qu'elles renouvellent tout le corps, & qu'elles donnent de nouvelles forces à ceux qui s'en ſervent, lors même qu'ils ſemblent être hors d'eſpérance de guériſon. Ces mêmes remédes donnent le calme aux eſprits, ils effacent ces idées de colére que nous appellons la fiévre, & ils ôtent les mauvaiſes impreſſions qui ſont dans la partie affligée.

II. DISSERTATION.

De la nature des maladies.

LEs esprits sont les auteurs de tous les mouvemens réglez, & déréglez qui se font dans le corps, ainsi ils sont le principal siége de la santé, & de la maladie. Ils agissent suivant l'idée dont ils sont empreints, & seellez, elle leur sert d'instruction, & de modéle pour exercer leurs actions. C'est pourquoi lors que les esprits sont infectez de quelque impression ou idée étrangére, & que par cette raison ils nous deviennent ennemis, la nature separe alors ces esprits soüillez de la communion de la vie, elle redouble quelquefois sa chaleur, & allume la fiévre pour les separer, & les chasser hors par l'insensible transpiration. Si la cause de la maladie est si puissante qu'elle ait infecté tous les esprits, il faut en cette conjoncture mourir nécessairement, parce que ces instrumens de la vie ne sont plus propres à exercer leurs fonctions.

Les causes intérieures des maladies sont des êtres réels & positifs, ce sont des levains étrangers qui se rencontrant

dans un corps vivant, & animé ſe fermentent, & ſe multiplient, ce ſont des ſemences qui viennent à s'éclorre, elles croiſſent, elles germent, elles vivent de nôtre vie. Et comme les greffes qu'on ente ſur le tronc d'un arbre vivent de la vie de l'arbre ſur lequel ils ſont entez, & que les parties vivantes d'un animal ſe peuvent enter ſur celle d'un autre animal, auſſi les corps étrangers ſcjournans dans le corps participent en quelque maniére à ſa vie, ils impriment & communiquent leurs levains, & leurs idées aux eſprits qui en ſont infectez. Ce qui fait voir que toutes les maladies ont quelque choſe de malin, ſinon à tout le corps du moins à la partie qui eſt affligée. L'exemple de Senéque qui aprés avoir verſé tout ſon ſang, ne pût s'empoiſonner, nous fait aſſez connoître que les cauſes des maladies ne nous nuiſent que parce qu'elles infectent les eſprits de la vie, & qu'elles y excitent diverſes paſſions. Cet exemple nous fait auſſi voir évidemment que les ſaignées exceſſives rendent les plus grands remédes inutiles. Comme les eſprits ſoüillez, ou irritez ſont la cauſe immédiate des maladies; auſſi arrive-t-il aſſez ſouvent qu'on guérit en appaiſant leur colére, ſans ôter la cauſe qui eſt l'occaſion du mal. C'eſt

ainſi

ainſi qu'on remédie à la piquure d'une épine par l'onction de la graiſſe de liévre. Cette graiſſe diminuë la douleur, elle calme l'irritation des eſprits, elle prévient l'inflammation, & elle fait que la nature chaſſe facilement l'épine ſans ſuppuration. Les Panacées guériſſent non ſeulement parce qu'elles donnent le calme aux eſprits, mais auſſi parce qu'elles diſſolvent la cauſe du mal, & qu'elles effacent toutes les impreſſions, & les idées étrangéres qui ſont gravées dans l'eſprit fixe des parties. C'eſt ainſi que ces remédes rétabliſſent en peu de temps les malades dans une ſanté trés-parfaite, qu'ils conſervent la ſanté de ceux qui ſe portent bien, & qu'ils préſervent de maladie ceux qui ſont ſujets à quelque indiſpoſition.

III. DISSERTATION.

Des Fiévres.

POur juger ſainement de la fiévre, & pour ſçavoir quels ſont les plus aſſûrez moyens d'y remédier, il faut néceſſairement examiner quelle eſt la fin que la nature ſe propoſe, lors qu'elle allume dans le corps une fiévre de vingt-qua-

tre heures, une fiévre intermittente, ou une fiévre continuë. La nature, qui ſuivant Hypocrate eſt la chaleur naturelle & les eſprits qui ſont les auteurs de tous les mouvemens, & de toutes les fonctions qui ſe font dans nos corps, cette nature, dit-il, tend toûjours à la conſervation des animaux, à les maintenir dans cet état naturel qu'on nomme ſanté, & à porter la détermination de chaque individu, juſqu'au terme limité pour le cours de la vie. C'eſt dans ce deſſein qu'elle leur fait appeter les alimens, qu'elle les convertit dans leur propre ſubſtance par diverſes coctions, & filtrations, qu'elle en extrait toutes les parties qui ſont utiles à la réparation de la ſubſtance diſſipée, & enfin qu'elle vuide celles qui ſont inutiles pour la nourriture.

Mais lors que l'action de la nature eſt interrompuë par l'erreur des digeſtions, & par l'obſtruction des filtres, & des canaux qui ſervent à la dépuration, à la diſtribution des ſucs, & à la déjection des excremens. Il arrive par ces défauts que les levains des digeſtions ſont infectez, & ſoüillez, & que les excremens de diverſes coctions ſont arrêtez dans les entrailles nourriciéres. Il arrive même fort ſouvent que ces levains impurs, & ces ex-

excremens se mêlent parmi le chyle, & parmi le sang, & alors les sucs qui sont destinez pour la nourriture du corps conçoivent des qualitez contraires aux loix de cette admirable puissance qui nous gouverne, de sorte qu'elle est contrainte de faire des efforts pour les surmonter, & pour chasser dehors ces matiéres corrompuës, qui aprés avoir été separées de la communion de la vie, ne peuvent jamais revenir en grace, n'y rester dans le corps de l'animal sans en troubler l'œconomie.

Lors que l'erreur des digestions n'est pas grand, la nature le rectifie sans fiévre par quelques coctions, & dépurations nouvelles. Mais lors que ce déréglement est considerable elle est contrainte d'augmenter sa chaleur, & d'allumer ses esprits pour vaincre l'ennemi qui tend à sa destruction. C'est proprement cette augmentation de chaleur qu'on nomme fiévre. Elle est plus, ou moins vehemente, ou continuë selon que l'impureté qui doit être expulsée est en plus grande, ou en moindre quantité, suivant le lieu de son sejour, selon le degré de sa corruption, & de son acrimonie, & suivant qu'elle est libre, ou mobile, ou embaraſſée, & attachée dans les parties où elle sejourne.

La

La nature excite une fiévre de vingt-quatre heures quand elle a beſoin de ce ſecours pour ſe rétablir de quelque injure reçûë par quelqu'une des cauſes extérieures. La courte durée de cette fiévre ſuffit pour guérir, parce que dans cette conjoncture, il n'y a point d'indiſpoſition permanente dans le corps. Hypocrate & l'expérience nous apprennent que cette ſorte de fiévre laiſſe la perſonne avec plus de force, & de ſanté qu'elle n'en avoit auparavant la fiévre.

Dans les fiévres d'accés la nature pour n'être pas extrêmement irritée par la matiére qui les cauſe interrompt à diverſes repriſes les efforts qu'elle fait pour l'expulſer, & fait par ce moyen des intermiſſions qui lui donnent lieu de vaincre, & de chaſſer plus commodément, & plus ſeurement ſon ennemi De ſorte qu'elle n'allume jamais une fiévre continuë qu'elle n'y ſoit forcée par la quantité, & par la qualité de la matiére fiévreuſe. Comme cette matiére tend inceſſamment à la ruïne du ſujet auquel elle s'eſt attachée : la nature s'applique auſſi ſans relâche à redoubler le mouvement des eſprits pour augmenter la chaleur naturelle. C'eſt ainſi qu'elle combat ſon ennemi, qui ne peut être repouſſé ſans effort, ni amorti ſans le ſecours

du

du feu, je veux dire ſans les coctions, & ſans les digeſtions qui réſultent ordinairement de cette augmenta ion de chaleur, lors que l'erreur des Médecins ne prévaut pas ſur la prudence de la nature.

On ne peut pas dire que la pourriture de la maſſe du ſang allume dans les grands vaiſſeaux la chaleur de la fiévre. Premiérement, parce qu'à prendre ce mot de pourriture dans ſa propre ſignification ; il ne peut déterminer que la mort, ou ce qui eſt le même la deſtruction totale d'un être qui étoit vivant avant qu'il eût ainſi changé de fo me; en ſecond lieu, parce qu'en le prenant plus largement, pour une diviſion de certaines parties qui ne fait pas ſa corruption totale, on doit conclure qu'elle ne peut être corrigée ni rectifiée que par la chaleur, puis que c'eſt elle qui fait ſubſiſter les corps vivans, qui ſepare les eſcarres des brûlures, & de la gangrene, qui digére, & chaſſe dehors les matiéres impures ou ſuperfluës: En un mot, c'eſt cette même chaleur qui réünit, & remet dans leur état naturel les parties qui ſont diviſées.

Il faut donc ſe renfermer dans cette propoſition que la fiévre eſt un mouvement extraordinaire des parties du ſang, excité premiérement par des matiéres fer-

fermentatives & impures, & en ſuite augmenté par la nature, pour meurir, & adoucir les mauvais ſucs, & les vuider en ſuite par les voies qui lui ſont les plus commodes.

Pour mieux comprendre la juſteſſe de cette définition, il faut obſerver que ces matiéres fermentatives, & impures, ſont les cauſes antécédentes ou conjointes des fiévres. Lors que les levains qui ſont dans l'eſtomach, dans la ratte, dans la veſſie du fiel, dans le pancreas, dans les boiaux, ou dans quelqu'autre viſcere deviennent impurs, ſoüillez, & infectez, ils ſont les cauſes antécédentes des fiévres; & ils deviennent les cauſes conjointes & immédiates lors qu'ils ſont tranſportez dans les vénes, dans les artéres, & qu'ils infectent la maſſe du ſang. Ces levains impûrs ne ſont pas d'origine dans le ſang, mais ce n'eſt tout au plus que quelques particules qui s'échappent des lieux, où ils ſejournent. C'eſt pourquoi il faut toûjours diſtinguer cette ſoüillure du ſang qui eſt la cauſe immédiate des fiévres, & ne la confondre pas avec ces levains impurs, & ces excremens qui ſejournent dans le bas ventre, qui en ſont ordinairement les cauſes antécédentes.

Ceux

Ceux qui ont distillé l'urine sçavent qu'elle est mêlée avec une portion de cet excrement jaune qu'on voit dans les intestins. C'est cet excrement qui lui donne cette couleur de citron qui est la marque de la santé, & de la bonne disposition des vénes. Lors que cet excrement jaune ne se vuide pas avec l'urine il reste dans les entrailles nourriciéres, & dans les vaisseaux, il soüille, il infecte, il trouble toute la masse du sang. L'expérience nous apprend que lors que les urines deviennent teintes, & que cet excrement n'est plus confondu dans le sang, alors la nature se rétablit, & triomphe de la cause de la fiévre. C'est ce qu'on appelle la coction des humeurs; la couleur citronnée de l'urine est une marque trés-certaine de cette même coction.

Pour tirer de justes conséquences de ces remarques, & pour faire voir combien on a erré jusques ici sur la doctrine des fiévres, nous sommes obligez de faire ici quelques réflexions qui ne sont pas d'une médiocre utilité.

Quand la nature est opprimée par des matiéres indigestes acres, & fermentatives elle anime l'esprit de vie qui est l'auteur de la santé. Par ses efforts continuels, & réïtérez il meurit la cause des maladies, & separe plûtôt ou plus tard

les

les corps étrangers qui se trouvent mêlez & confondus dans la masse du sang, selon qu'ils y sont, ou qu'ils y interviennent en plus grande, ou en moindre quantité. Cela fait voir que la saignée est directement opposée à la fin que la nature se propose, car outre que ce prétendu remède diminuë nécessairement l'esprit de vie, d'ailleurs la saignée épuise une liqueur qui doit toûjours être dans une certaine quantité, de sorte que la nature aprés l'épuisement, & l'évacuation des vénes, est contrainte d'attirer dans la masse du sang tous les sucs épanchez dans les autres parties, lesquels étant impurs, & toûjours impropres à la génération du sang ne peuvent servir qu'à le soüiller, & par conséquent à augmenter le desordre que la nature s'efforce de réparer.

L'Ecole des Médecins a supposé que le sang est composé de quatre humeurs différentes, néanmoins c'est un corps homogêne qui dans son état naturel paroit toûjours à nos sens de même substance; la vûë, l'odorat, ni le toucher ne nous font appercevoir aucune diversité de forme dans son tout, ni dans ses parties.

Les Médecins Galénistes se sont imaginez qu'il y avoit aussi des humeurs excre-

crementeuſes, qui avoient du rapport avec les humeurs alimentaires, & nourriciéres, & auſquelles pour ce ſujet ils ont donné les mêmes noms. Ils ont penſé que le fiel étoit un excrement, & néanmoins c eſt un ſuc vital, qui eſt le propre levain de la ſeconde digeſtion qui ſe fait dans les boyaux grêles. Ils ont crû que l'excrement jaune qui s'engendre dans les inteſtins, & qui teint les matiéres ſtercorales, & l'urine étoit de la bile. Cependant on ſçait que pluſieurs animaux s'en repaiſſent, & que par conſéquent ces excremens ne ſont point amers. Ils ont avancé que la ratte étoit le receptacle de l'humeur mélancolique, néanmoins on n'y trouve qu'un ſuc vital, & alimentaire.

On a nommé pituite excrementeuſe toutes les humeurs gluantes & viſqueuſes qui s'engendrent en diverſes parties du corps, & qui réſultent naturellement des digeſtions qui s'y font, cependant elles n'ont aucun rapport avec les déjections qui ſont les excremens de la filtration, & de la dépuration du ſang.

Les Docteurs ſcolaſtiques enſeignent que l'une, ou l'autre des prétenduës humeurs alimentaires venant à ſe corrompre dans la maſſe du ſang, étoit la cauſe de diverſes ſortes de fiévres continuës.

Néan-

Néanmoins outre que le ſang eſt homogêne, il ne peut point y avoir de pourriture ſans gangrene, & ſans mortification. Ils prétendent que la corruption des humeurs qu'ils ont nommées excrementeuſes, c'eſt à dire, la bile, la pituite, & la mélancolie, eſt la cauſe des fiévres d'accés, & qu'il y a des purgatifs qui vuident ces humeurs tant alimentaires, qu'excrementeuſes par élection. Cependant on ſçait par expérience que ces prétendus purgatifs empirent les fiévres dans leurs commencemens, dans le temps de leur augmentation, & de leur vigueur. Le ſoulagement qu'ils ſemblent apporter dans le déclin n'arrive que parce que la nature a ſurmonté la cauſe de la maladie, & qu'elle eſt ſur le point de s'en delivrer par quelque criſe. Ces remédes purgatifs n'évacuent que par irritation, ils corrompent en diverſes maniéres une partie des ſucs qui ſont dans le bas ventre, & en donnant diverſes teintures, & diverſes couleurs à ces ſucs corrompus, & aux excremens, ils ne trompent que trop ſouvent ceux-là mêmes qui les mettent en uſage. Car ſuivant la diverſité de ces couleurs acquiſes, & accidentelles, ils jugent que les déjections ſont bilieuſes, mélancoliques, ou pituiteuſes, & ils impoſent ainſi à la verité, & aux malades. Le

Le bien procéde de l'intégrité de ſes cauſes, & de ſes parties, & le mal au contraire provient du défaut de cette intégrité ſi peu conſiderable qu'il puiſſe être. Ainſi quand les Médecins Galéniſtes donneroient par hazard ou autrement quelque bon remède, ils en anéantiroient l'effet par les ſaignées réïtérées, par leurs purgations prétenduës, par l'émétique, par les rafroidiſſans, par les ventouſes ſcarifiées, par les veſiccatoires, par les ſomniféres, & par une abſtinence rigoureuſe de ce que la nature deſire, & qui lui eſt profitable, & par une ordonnance ſévére de ce qu elle abhorre, & qui lui eſt nuiſible. Cette conduite ſi contraire à celle de la nature l'affoiblit & la détourne ſi fort de ſes mouvemens, & de ſes intentions, que ne pouvant s'oppoſer au progrés de la maladie, & réſiſter aux prétendus remédes dont on l'accable, elle ſuccombe enfin, ou du moins elle a beaucoup de peine de ſe rétablir, & de reprendre ſes premiéres forces.

Nous avons prouvé que les excremens des digeſtions étant tranſportez dans les entrailles, & dans la maſſe du ſang ſont les cauſes ordinaires des fiévres: d'où il s'enſuit que la ſaignée ne les peut pas guérir. *Le ſang qui eſt l'ame*

des

des animaux n'eſt pas un de ces excremens, & s'il n'eſt pas un excrement il eſt inutile de le vuider lors qu'il s'agit de purifier le corps. Quand le ſang ſeroit devenu impur par accident, en cette occaſion la ſaignée ne ſerviroit qu'à le ſoüiller davantage. Le ſang qu'on tire des vénes eſt le plus pur, puis qu'avant que d'y arriver il a déja paſſé par le cœur, où il reçoit ſa derniére perfection. Et jamais un Médecin raiſonnable ne s'eſt aviſé de mettre le ſiége de la fiévre dans les vénes d'où l'on tire le ſang ; C'eſt pourquoi on ne vuide rien de la cauſe du mal par la ſaignée, au contraire on l'attire évidemment par ce moyen dans le cœur, dans les vénes, & dans les artéres. Car ces vaiſſeaux ne peuvent pas demeurer dans l'épuiſement, ils ſont obligez pour ſe remplir de nouveau d'attirer avec avidité le chile impur, & imparfait, les ſucs corrompus qui ſont dans les parties affligées, le ſang impur des vénes hemorroïdales, & de la matrice, & enfin tous les ſucs corrompus, & les excremens qui ſe trouvent dans les premiéres voies.

D'ailleurs la ſaignée cauſant la diſſipation des eſprits, il eſt certain qu'elle ôte au ſang ce qui le rend plus propre aux uſages auſquels la nature l'a deſtiné, c'eſt

à

à dire, à la circulation, à la nourriture, à la transpiration, & sur tout au rétablissement de cette substance déliée qui occupe les nerfs, & qui est la cause immédiate des sensations, & de tous les mouvemens du corps. De sorte que si le sang est l'ame des animaux, on peut dire que les esprits sont l'ame du sang.

Aprés tout, quand on voudroit même que la cause de la fiévre fut dans les vénes, il est toûjours vrai qu'elle s'y confondroit avec la masse du sang, & qu'ainsi n'en étant pas separée, elle ne pourroit pas être attirée au dehors par la saignée. De quelque façon qu'on prenne la chose, il suffit de raisonner juste, pour voir que la saignée est non seulement inutile, mais même pernicieuse dans les fiévres qu'on veut guérir.

La purgation est aussi peu le remède des fiévres que la saignée, elles ne guérissent que par la coction de la matiére fiévreuse, & les remédes purgatifs ne contribuent en rien à cette coction, au contraire ils l'empêchent. C'est pourquoi Hypocrate défend de purger avant qu'elle soit faite. On en pourroit dire autant de toutes les autres maladies. En effet quelque douce que soit la purgation, elle trouble toûjours l'œconomie naturelle, elle corrompt les sucs, & interrompt

les

mique qui eſt propre pour conſolider la bleſſure, & prévenir l'inflammation.

Les potions vulnéraires peuvent ſuffire pour la guériſon des petites playes, où il n'y a pas de ſang répandu dans quelqu'une des capacitez. Mais lors qu'il y a beaucoup de ſang verſé dans le corps, ce ſang ſe coagule, & ſe corrompt, il devient de la nature des poiſons, & il cauſe des ſymptomes mortels. C'eſt ce qui oblige les Chirurgiens de faire ſouvent des inciſions, & des opérations trés-dangereuſes, & à ſe ſervir de longues tentes, pour donner iſſuë au ſang extravaſé, ou à l'abſcés qui s'en eſt formé.

Il ſuffira de rapporter ici la conduite des Chirurgiens dans les playes, ou meurtriſſûres de la tête, où l'on ſoupçonne qu'il y ait du ſang répandu ſur le cerveau. Dans cette occaſion on fait une inciſion en croix ſur la playe, on en releve tous les bords, on ratiſſe le crane pour voir s'il eſt fendu, en ce cas on trépane le patient pour donner iſſuë au ſang, & au pus qui ſont dans la capacité du crane. Sur quoi il faut remarquer que bien ſouvent il y a du ſang répandu ſous le crane ſans qu'il ſoit fendu : quelquefois auſſi le ſang extravaſé n'eſt pas à l'endroit de la playe, mais dans le contre-

coup. Dans ces conjonctures cette terrible précaution des Chirurgiens devient inutile. Si l'os du crane n'eſt pas fendu, les Chirurgiens ne trépanent pas le bleſſé, mais ils attendent que la nature ſépare une feüille de l'os qu'ils ont découvert. Cette ſéparation ne ſe fait qu'aprés quarante jours, & ſouvent elle tarde pluſieurs mois. C'eſt ce qui rend les playes de la tête extrêmement longues. Il ſuffit néanmoins de ratiſſer l'os, ſans en attendre l'exfoliation.

Le ſang qui ſe répand dans les autres capacitez du corps exige de ſemblables précautions que les playes de la tête pour prévenir les abſcés, & une infinité d'accidens trés-dangereux.

On voit par là combien il eſt important de connoître des remédes qui puiſſent empêcher le ſang de s'extravaſer, & qui ayent la vertu de diſſoudre celui qui eſt répandu dans quelqu'une des capacitez du corps. Ces remédes préviennent ainſi les inflammations, la fiévre, les abſcés, la corruption qui s'introduit dans les playes, & ils les conſolident avec beaucoup de promptitude.

La Panacée d'Antimoine, & le Mercure précipité de Paracelſe produiſent tous ces effets merveilleux avec beaucoup d'efficace, de promptitude, & de

ſeu-

seureté. Vanhelmont traitant du Mercure précipité de Paracelse, dit, *qu'il fait dans les maladies tout ce que le Médecin, & le Chirurgien peuvent raisonnablement souhaiter.*

Pour ce qui est des remédes extérieurs, il faut éviter aux playes ceux qui sont gras, & onctueux. C'est pourquoi les emplâtres de Betonicâ, & de Gratiâ Dei de la description de Bauderon sont assez propres pour la guérison des blessures, parce qu'il n'y entre point d'huile dans leur composition, & qu'ils sont balsamiques. J'emploie néanmoins des emplâtres plus efficaces que ceux-là. On peut consulter sur ce sujet la Chirurgie de Felix Wurtz qu'on trouve traduite en François. Cet Auteur est le plus habile de tous les Chirurgiens modernes au rapport de Vanhelmont.

Observation.

Mademoiselle Savouret femme d'un Marchand Libraire réfugié à Amsterdam âgée d'environ 35. ans, d'une constitution assez replete, monta sur le sommet d'une échelle: elle avoit le pied sur le dernier échellon, & l'autre sur la lanterne du logis. L'échelle vint à glisser, cette Damoiselle tomba à la renverse sur

le derriére de la tête, ſur un pavé de marbre. Il ſe fit en même temps une groſſe tumeur vers la nucque avec playe dont il ſortit beaucoup de ſang. Elle fut étourdie de ce rude coup, on la coucha dans ſon lit, mais elle ne permit pas qu'on envoyât querir un Chirurgien pour la penſer, ni autre perſonne, parce qu'étant en France elle avoit vû traiter une ſienne couſine d'une playe de tête, à laquelle on avoit fait une inciſion cruciale, accompagnée des formalitez ordinaires. Mademoiſelle Savouret évanouït en voyant faire cette opération: elle craignoit qu'on ne la traitât de la même maniére que ſa couſine; c'eſt pourquoi elle ne voulut pas ſouffrir qu'on envoyât querir un Chirurgien pour la penſer: cependant cette Demoiſelle prit la fiévre. J'allai par hazard dans la boutique de Monſieur Savouret qui me fit le recit de l'accident qui étoit arrivé à ſa femme, & de la répugnance qu'elle avoit pour la ſaignée, & pour ſe laiſſer penſer. Je lui fis eſpérer que je guérirois avec l'aide de Dieu ſon épouſe dans peu de jours ſans ſaignée, & ſans aucune inciſion, puis qu'on n'avoit pas beſoin de ces opérations entre mes mains, non plus que de trépan. Je fis prendre en même temps à cette Demoiſelle de la

Pana-

Panacée d'Antimoine, & en ſuite de la teinture d'or, dont elle continua l'uſage pendant 5. ou 6. jours. Sa fiévre ceſſa dés le lendemain, elle ſe leva, & vécut à ſon ordinaire. Je fis laver ſa playe avec du vin, j'y fis mettre un charpi moüillé de miel roſat, & par deſſus on appliqua un emplâtre de betoine. Cette Demoiſelle fut guérie dans peu de jours par le moyen de ces remédes.

VII. DISSERTATION.

Des Maladies Vénériennes.

LEs bleſſures de Venus ſont quelquefois auſſi dangereuſes que celles de Mars. Il faut ſçavoir auſſi que les playes qui arrivent à ceux qui n'ont pas été bien traitez des Maladies Vénériennes ne peuvent pas facilement guérir ſi l'on ne ſe ſert de quelque antidote antivénérien.

Dans la découverte des Indes on fit commerce de la groſſe, & de la petite vérole. Les habitans du vieux monde portérent, dit-on, la petite vérole dans le nouveau, où elle tua beaucoup de gens. On rapporta en échange du nouveau monde la groſſe vérole qui a troublé les plaiſirs illicites, & dérobez de Ve-

nus. Les Eſpagnols nomment cette maladie d'un nom qui ſignifie fécondité, parce qu'elle ſe communique facilement en pluſieurs maniéres différentes.

La groſſe vérole eſt une eſpéce de gale veritablement peſtilencielle : elle eſt épidémique, & populaire dans les Indes, c'eſt pourquoi Dieu a favoriſé ces païs-là de diverſes plantes qui ſont propres à la guériſon de cette maladie. Néanmoins Bontius Médecin célébre de la Compagnie Hollandoiſe d'Orient remarque que le Mercure précipité guérit plus efficacement, & plus ſeurement même dans les Indes cette peſte-là, que les plantes antivénériennes. Paracelſe, Vanhelmont, & Poterius qui ont ſçû la maniére d'adoucir le précipité de Mercure ſont dans le même ſentiment que Bontius. L'ignorance de ce reméde fait que pour guérir la groſſe vérole on eſt obligé de ſe ſervir des frictions faites avec l'Onguent mercurié. Cette onction eſt accompagnée de ſi fâcheux accidens qu'il arrive quelquefois que les malades en meurent. D'ailleurs il arrive aſſez ſouvent que les frictions de Mercure ne peuvent point guérir ceux qui ſont infectez de la vérole, quoi qu'elles ayent été réïtérées pendant pluſieurs années. Pour ce qui eſt des déco-

ctions

ctions antivénériennes ; & des ſueurs, on ſçait aſſez qu'elles ne peuvent pas guérir cette peſte des Indes. On voit par là combien il eſt important de connoître une legitime préparation d'argent vif qui puiſſe guérir avec plus de ſeureté les maladies Vénériennes que les remédes dont on a accoûtumé de ſe ſervir. Le Mercure précipité de Paracelſe guérit la vérole, mais cet Auteur n'en a pas donné une deſcription achevée. Il nous apprend que le ſel de tartre adoucit le précipité ; mais ce ſel ne ſuffit pas pour rendre ce reméde parfait. Vanhelmont donne auſſi quelques deſcriptions énigmatiques de cette préparation de Mercure. Il remarque que ce Mercure guérit non ſeulement la vérole, mais auſſi les playes, les ulcéres intérieurs, & extérieurs, & la goutte. Il rapporte en divers endroits que ce *reméde merveilleux fait dans les maladies tout ce que le Médecin, & le Chirurgien peuvent ſouhaiter.* Je me ſuis ſervi du Mercure précipité de Paracelſe avec le même bonheur que Vanhelmont, car j'ai trouvé le moyen de l'adoucir parfaitement.

Pour guérir plus promptement de la vérole on doit prendre hors des repas avec le Mercure précipité quelques verrées de décoction de ſalſepareille, d'eſquine;

quine, de Mercure, & d'Antimoine. Par ce moyen on guérit de la groſſe vérole dans deux mois de temps en toute ſorte de ſaiſons ſans interrompre ſes occupations ordinaires. Cependant on eſt ſoulagé dans peu de jours des ſymptomes les plus fâcheux.

Ces mêmes remédes guériſſent toutes ſortes de maladies Vénériennes dans peu de temps, & ils préviennent toûjours la groſſe Vérole. Nous ne donnerons point d'expérience ſur cette maladie, parce qu'on ne veut pas être nommé dans cette occaſion. Je rapporterai ſeulement quelques expériences du Mercure précipité de Paracelſe pour la guériſon de la goutte. Nous remarquerons en cet endroit que le Mercure précipité de Paracelſe, eſt auſſi un merveilleux remé-de, & trés-innocent pour la Vérole, & pour pluſieurs Maladies Vénériennes, étant appliqué extérieurement.

Obſervations ſur la Goutte.

La Goutte eſt ordinairement un mal héréditaire, dont la cauſe par conſéquent eſt dans les principes de la génération, & dans l'eſprit fixe des parties; ce qui rend cette maladie incurable, ou trés-difficile à guérir; on peut néanmoins la ſoulager,

& empêcher que les accés n'en ſoient ſi fréquens, ni ſi incommodes.

En l'année 1686. Monſieur Poulain Orfévre réfugié à Amſterdam demeurant dans le Nés fut incommodé de la goutte au pied accompagnée d'inflammation, & d'une grande douleur qui l'obligeoient de tenir le lit. Je lui donnai une priſe de ce Mercure précipité, il fut guéri le même jour, il ſe leva, & s'alla divertir avec ſes amis.

Au bout d'une année cet Orfévre reprit encore la goutte douleureuſe à un pied, & puis en l'autre je lui donnai quelques priſes de ce Mercure précipité qui le guérit dans trois jours.

Autre Obſervation.

Monſieur Château Maître du Logis de la Tête de More couronné demeurant ſur l'Achter-Burgwal ſur le canal de l'ancienne Egliſe Françoiſe fut incommodé d'une ſciatique pendant 15. jours qui l'empêchoit de marcher au commencement de l'année 1686. il en fut guéri dans 24 heures par une priſe de la Panacée d'Antimoine. Dans quelques mois il fut affligé d'une goutte douloureuſe au pied avec inflammation qui l'obligeoit à tenir le lit, il en fut guéri dans un jour

par

par une prise du Mercure précipité de Paracelse. Le Pere du sieur Château fut travaillé de la goutte dés l'âge de 14. ans.

Observation sur la Colique.

Les Coliques bilieuses, venteuses, & néphrétiques sont des maux qui reviennent de temps à autre, parce que le germe de cette maladie reste dans les entrailles. Les Panacées dégageant les entrailles mêmes, & purifiant les humeurs, guérissent la Colique, & en empêchent le retour.

Le sieur Bonnet étoit tourmenté depuis quelques jours de la Colique, le sieur Château son Beau-frere lui bailla une prise des dragées de Mercure précipité que je lui avois donné pour la goutte. Cette seule prise de Mercure guérit le même jour le sieur Bonnet de sa Colique. Il tient Auberge Françoise, & il demeure dans le Petany-Dwarsstraat à la Ville de Bordeaux proche l'Eglise Françoise.

Les autres Panacées d'Antimoine, d'Acier, d'Or potable dont nous avons parlé ailleurs, guérissent aussi les Coliques, & en préviennent le retour.

Des Obſtructions.

Avicenne a dit de bonne grace que les obſtructions des entrailles étoient la mere nourrice des Médecins, parce qu'elles ſont la cauſe ordinaire des maladies; les obſtructions ſont produites par diverſes ſortes d'humeurs, aigres, améres, ſalées, âpres, ou inſipides, qui étant devenuës viſqueuſes, & gluantes s'endurciſſent par ſucceſſion de temps dans la ſubſtance même des parties.

Ces mêmes humeurs laiſſent ſouvent une odeur de levain, & une impreſſion maligne dans les parties où elles ſéjournent qui ſe communique fort ſouvent à tout le corps, & principalement au cœur, aux vénes, & aux artéres. D'où vient que les fortes obſtructions des entrailles cauſent toûjours des fiévres lentes trés-opiniâtres, & trés-difficiles à guérir.

Monſieur le Marquis de la Roche Giffard habitant de la Ville d'Amſterdam, étoit affligé depuis pluſieurs années d'une fiévre lente qui provenoit de fortes obſtructions des entrailles nourriciéres. Les Panacées d'Acier, d'Antimoine, & d'Or potable, ont guéri ce Seigneur dans quinze jours de cette fiévre lente, en débouchant, & dégageant tous les conduits

de

de la véne porte, & de l'artére cœliaque qui ſont le ſiége ordinaire des obſtr ctions, & des fiévres lentes. Voyez l'o ſervation que nous avons donnée de maladie de ce Seigneur aprés la Diſſert. tion des fiévres.

FIN.

TABLE.

DE la nature des ſemences, & de leur maniére d'agir. Page 1
De la nature des maladies. 9
Des Fiévres. 11
De l'Hydropiſie. 27
De la Pleureſie. 30
Des Playes. 36
Des Maladies Vénériennes. 41
Obſervations ſur la Goutte. 45
Obſervation ſur la Colique. 46
Des obſtructions. 47

Fin de la Table.